

PSYCHOLOGIE POSITIVE



NOVEMBRE-
DÉCEMBRE 2021

N°40

NOUVELLE
FORMULE

+ TEST

*Quel est
votre degré
de tolérance
aux opinions
divergentes ?*

FAUT-IL S'INQUIÉTER
DES PENSÉES INTRUSIVES ?

FRIENDS

*Ces liens éphémères
qui nous font du bien*

JESSICA SERRA

ÉTHOLOGUE :

« IL EST URGENT,
POUR LE BIEN DU MONDE
VIVANT, DE NOUS
RÉCONCILIER AVEC NOTRE
ANIMALITÉ »

La source de nos Désirs

COMMENT LES ENVIES DES AUTRES
FAÇONNENT NOS PROJETS

L 12708 -0- F 6,45 € - RD



La source de nos désirs

BEL/LUX : 7,50€ - DOM/S : 7,10€ - N. CAL/S : 9,90 CHF - POL/S : 10,00 CFP - CH : 11,00 FS -
CAN : 12,90\$ CAD - MAR : 75 MAD - ESP/ITA/GR/PORT : 7,10€ - D : 7 € - TUN : 10,00 TND

JESSICA SERRA

“**Le déni de notre animalité a servi à conjurer nos angoisses existentielles.**”

Dans son ouvrage *La Bête en nous*, l'éthologue et spécialiste de la cognition animale Jessica Serra nous invite, en s'appuyant sur la science, à repenser notre rapport aux animaux. Selon elle, élargir notre empathie à toutes les espèces vivantes est une nécessité pour mener à bien la plus grande bataille de l'humanité : sauver notre planète.

Propos recueillis par Iris Cazaubon. Photo DR

Dans votre ouvrage, vous expliquez qu'au cours de notre histoire nous sommes passés d'une relation horizontale avec les animaux à une position de domination...

J'ai souhaité aborder cette question en profondeur dans mon ouvrage car on a tendance à penser que la manière dont on traite les animaux a toujours été la même. Or, lorsque l'on remonte le cours de l'histoire, on se rend compte qu'en fonction de la culture et de la société à laquelle on s'intéresse, le rapport avec les animaux peut être radicalement différent. Et en approfondissant le sujet, on s'aperçoit aussi que ce sont nos croyances (qui ne tiennent absolument pas compte de la science ou de la biologie) qui ont considérablement modelé notre rapport aux animaux dans l'histoire.

Si l'on remonte à la préhistoire et aux dessins dans les grottes ornées, on observe dans toutes les fresques une surreprésentation de l'animal. Il occupait donc une place prépondérante. Les études menées par les paléanthropologues tendent vers une hypothèse chamanique : selon eux, cette représentation animale servait à communiquer avec le monde de l'au-delà. Le but était de conjurer l'angoisse existentielle, la peur de la mort en inventant un monde invisible. Pour les hommes de la préhistoire, les esprits transitaient entre les humains et les animaux. Ces derniers étaient donc respectés car ils faisaient partie intégrante de leur vie quotidienne ainsi que de leurs croyances. Nous étions ici dans un rapport horizontal où l'interrelation homme/animal était fondamentale tant pour la survie que pour la vie spirituelle.

Si l'on continue à tirer le fil de l'histoire, dans l'Égypte antique, la relation avec les animaux était également particulièrement sacrée. Chaque divinité égyptienne était représentée sous la forme d'une espèce animale.

Ce peuple, quasiment végétarien, offrait même une vie après la mort aux animaux : des millions de momies d'animaux ont été retrouvées à travers le monde. Lorsqu'un chat mourait, on marquait d'ailleurs le deuil pendant plus de quarante jours.

Dans cette société, le rapport à l'animal était vraiment très différent de celui que nous connaissons aujourd'hui. Si l'on continue à suivre le cours du temps pour arriver dans la Grèce Antique, le rapport à l'animal va cette fois être modulé par de nouvelles croyances presque aux antipodes de l'Égypte. Les divinités de l'époque, les douze dieux de l'Olympe, n'ont en effet plus aucune caractéristique physique animale. Si les hybrides étaient des êtres divins chez les Égyptiens, chez les Grecs, ce sont des créatures mauvaises, des monstres redoutés. Pour tendre vers le divin à cette période,

il faut donc se différencier de la bête. On observe à cette époque un premier point de bascule : l'homme veut être différent des animaux, il souhaite être considéré comme une créature unique.

Lors de l'apparition des religions monothéistes, on marque un deuxième point de bascule en enlevant au monde sa sacralité : on part du principe que la nature et les animaux ont été créés uniquement pour servir l'Homme. À ce titre, il peut disposer comme bon lui semble de ces derniers. Cette rupture au niveau des croyances va considérablement impacter notre manière de nous considérer : pour nous élever vers le céleste, vers le divin, nous pensons alors qu'il faut nous éloigner de notre côté bestial. Tout ce qui nous ramène à notre animalité devient quelque chose de répugnant. Ce schéma de pensée va être consolidé par Descartes et sa vision utilitariste de l'animal finira par prédominer dans la civilisation occidentale. Cette pensée va perdurer et s'accroître avec la révolution industrielle, pendant laquelle on va assister à une explosion démographique exponentielle.



Les besoins sont croissants et on maîtrise des technologies comme jamais auparavant. On va alors mettre en place, de manière très innovante mais aussi très destructrice, une nouvelle façon d'élever des animaux pour leur viande. Le prix de la viande, denrée assez rare et festive jusqu'alors, va diminuer fortement. Les gens vont commencer à en manger à chaque repas, cela va rentrer dans les mœurs. La rupture avec les animaux devient à ce moment-là aussi physique : on découpe un monde rural et un monde citadin qui ne se rencontrent plus. Les personnes qui vivent dans les villes n'ont plus aucune visibilité sur les animaux qui sont élevés pour la viande. Cela explique qu'aujourd'hui certains consommateurs sont absolument outrés en découvrant des vidéos dévoilant la façon dont certains élevages et certains abattoirs traitent les animaux. Avec cette vision utilitariste de l'animal, on s'est permis de le traiter comme un objet et on est arrivé à des dérives cruelles. Le souci, c'est qu'il est maintenant difficile de faire marche arrière, tant le système économique est puissant. Il y a aussi beaucoup de personnes qui ont été éduquées et conditionnées à penser l'Homme de manière centrale et à se dire que l'animal est là uniquement pour le servir. Cette idée est ancrée dans la société, il est très compliqué de faire entendre que les animaux sont des créatures à part entière qui mènent leur existence propre et qui sont dotées d'intelligence et de sensibilité. La meilleure façon de faire évoluer les mentalités est de s'appuyer sur la science et les découvertes, c'est pourquoi tous les arguments exposés dans mon livre *La Bête en nous* se basent sur des travaux scientifiques.

“Nos croyances ont considérablement modelé notre rapport aux animaux au fil du temps.”



L'homme n'a-t-il pas établi une sorte de hiérarchie entre les espèces domestiquées en respectant davantage certains animaux que d'autres ?

C'est quelque chose qui prend racine très loin. La première domestication de l'animal par l'homme est celle du loup il y a à peu près 30 000 ans. Les premiers hommes ont commencé à apprivoiser des louveteaux et à vivre avec eux. Ils ont alors fait une découverte farouche : en grandissant, les louveteaux agissaient avec eux comme ils auraient agi avec les membres de leur propre espèce. Ils adoptaient des comportements altruistes, de défense contre les autres prédateurs et aidaient aussi à la chasse. Ils devinrent donc rapidement précieux pour la survie du clan. Le duo loup/homme a propulsé ce dernier au rang de superprédateur. Au fur et à mesure de la sélection des loups les plus dociles, on a donné naissance au chien. Le chat, lui, a été domestiqué de façon un peu plus indirecte car il restait plus souvent à l'extérieur des habitations et servait à chasser les rongeurs. Il avait également un rôle clé car les invasions de rats et de souris dans les habitations pouvaient grignoter les récoltes et causer des famines. À force de coopération, l'homme a créé un lien affectif avec ces espèces et n'a pas consommé leur viande, peut-être aussi à cause de leur statut de prédateurs. En revanche, les aurochs et les sangliers (ancêtres des vaches et des cochons) ont été domestiqués dès le départ pour leur viande. On les capturait puis les parquait en vue de les manger sans créer aucun lien avec eux. Ce sont pourtant des animaux tout aussi sensibles et intelligents que les chiens et les chats.

Mais ce sont des proies dans la nature et les premiers hommes ont continué à les considérer comme telles. Pour l'avoir vécu moi-même, on peut tisser un lien affectif avec un cochon, une vache, une brebis bien aussi fort qu'avec un chien ou un chat. C'est vraiment une question de perception, de culture. D'ailleurs, on peut voir maintenant que les cochons sont en train de devenir de vrais animaux de compagnie. Le statut des animaux domestiques est donc totalement dépendant de l'histoire de la domestication. Mais que cela soit des animaux domestiques ou non, l'homme a classé dans des cases les différentes espèces en fonction de leur niveau d'intelligence présumé. On a beaucoup de mal à accorder de l'intelligence aux espèces très différentes de nous d'un point de vue morphologique. Par exemple, plus l'animal est miniature, moins on lui accorde d'intelligence et de sensibilité, on aura beaucoup moins de difficulté à écraser une guêpe qu'un mammifère.

L'esprit humain a donc créé une sorte de pyramide cognitive avec, à sa base, tous les animaux qui ne nous ressemblent pas et qui seraient dénués d'intelligence et de sensibilité. Et plus on "gravit les échelons", plus on trouve des animaux qui nous ressemblent pour arriver jusqu'au sommet de la pyramide : l'Homme. Pourquoi, finalement, devrions-nous accorder moins d'importance à une espèce juste parce qu'elle est morphologiquement différente de nous ? On applique sur les animaux tout un tas de règles et d'idées reçues qui n'ont aucun fondement scientifique. Or si l'on part du principe que nous ne sommes qu'une espèce parmi les autres, cela incite à plus d'humilité dans notre manière de traiter le reste du vivant. Car chaque espèce,

“ Notre espèce ne pourra subsister que si nous prenons conscience que nous sommes intrinsèquement liés aux autres espèces, et non supérieurs à elles. ”

même très éloignée physiquement de nous, possède son importance et son intelligence propres. Les éthologues ont fait de nombreuses découvertes en ce sens.

Je pense à une équipe à Caen qui étudie les pieuvres. La pieuvre représente à merveille l'animal qui n'a aucune ressemblance morphologique avec l'homme et qui pourtant possède une intelligence remarquable. Les pieuvres sont les reines de l'évasion et possèdent un véritable mode de communication entre elles grâce aux chromatophores (cellules qui permettent un changement de couleur de l'animal). Quant aux poissons, des découvertes récentes ont montré qu'ils peuvent ressentir de la dépression, des "chagrins d'amour" et de la douleur. Quand on sort un poisson de l'eau et qu'on le laisse mourir de cette façon, il va agoniser longtemps. Depuis une quinzaine d'années, on a fait énormément de nouvelles découvertes sur le sujet, mais il faut maintenant arriver, et c'est le but aussi de mon ouvrage *La Bête en nous*, à vulgariser au maximum ces résultats afin qu'ils deviennent accessibles au plus grand nombre et qu'une prise de conscience s'opère à ce niveau. De plus en plus de personnes sont sensibilisées à la cause animale. Cette question-là est, à mon sens, une question de fond qui aidera à mettre en place des solutions pour l'avenir de l'humanité. Nous sommes à un tournant de notre histoire qu'il faut savoir emprunter pour sauver notre propre espèce. Selon moi, elle ne pourra subsister que si nous prenons conscience que nous sommes intrinsèquement liés aux autres espèces... et non supérieurs à elles.

“
La pieuvre représente à
merveille l'animal
qui n'a aucune
ressemblance
morphologique
avec l'homme et
qui pourtant possède
une intelligence
remarquable.”

Pourquoi ce regain d'intérêt pour le bien-être animal n'a-t-il eu lieu que ces dernières années alors que les preuves scientifiques de l'intelligence et de la sensibilité des animaux sont bien plus anciennes ?

Des éthologues ont en effet mené très tôt des études extrêmement précieuses ; je pense notamment à une expérience faite dans les années 1950 sur l'empathie chez le rat où l'on montrait que ce rongeur était tout à fait capable d'aimer son prochain et d'éprouver de l'empathie envers ses semblables.

Quand on est éthologue, la première chose que l'on nous apprend, c'est de ne pas tomber dans l'anthropomorphisme (ne pas attribuer des réactions humaines aux animaux que l'on observe) et c'est un prérequis parce que nous devons nous projeter à travers les yeux de l'animal et non le voir avec nos propres yeux. La chose sur laquelle, en revanche, on pourrait nous sensibiliser davantage, c'est de ne pas faire preuve d'anthropocentrisme, de ne pas nous sentir supérieurs à l'animal parce que c'est nous qui l'étudions par exemple... Se détacher de cette posture vis-à-vis de l'animal met du temps.

Il y a aussi, je pense, un processus générationnel. Nos parents ou grands-parents ont connu la guerre, des épisodes de famine et étaient clairement dans une pensée de survie. Ce sont des générations qui ont beaucoup souffert, ce qui n'est pas notre cas (du moins en Occident) : nous ne manquons plus de rien et nous vivons dans une société de consommation où nous avons accès à tout à profusion. Au début, notre génération ne s'est pas vraiment posé de questions par

rapport au sort des animaux, d'autant plus qu'il y avait une barrière visuelle entre eux et nous. Puis, petit à petit, nos générations se sont intéressées aux questions environnementales et aux produits qu'elles consommaient. Des images "chocs" faites par des associations ont été relayées sur Internet et ont confronté beaucoup de consommateurs à l'horreur de certains élevages et abattoirs. Tout cela participe à une sensibilité croissante face à cette question. Si l'on regarde, par exemple, le pourcentage de gens opposés aux cirques, à la chasse ou à la tauromachie, les résultats sont très parlants : aujourd'hui, environ 80 % des Français sont contre ces pratiques !

Le gouvernement peut aider à prendre des décisions importantes pour l'environnement et la cause animale, mais je pense que le consommateur a réellement le pouvoir d'influer sur le système économique.

Peut-on aujourd'hui affirmer sans mettre de guillemets que les animaux sont intelligents ?

Tout à fait, la science l'a prouvé à plusieurs reprises : les animaux sont tous intelligents, chacun à sa manière. Il y a même des domaines de la cognition animale où certaines espèces nous surpassent ! Souvent, notre vision anthropomorphiste a biaisé la perception que nous avons de ces intelligences différentes de la nôtre. On a longtemps "refusé" de voir tout ça pour protéger notre distinction, notre exceptionnalisme humain. Il y a un vrai travail à faire au niveau de l'éducation pour sensibiliser davantage les générations futures au respect du vivant. Les animaux, les végétaux et l'homme font partie d'un tout, nous sommes interconnectés et il est primordial que les prochaines générations intègrent cette notion.

Finalement, la seule solution pour que l'Homme réussisse à vivre à nouveau en symbiose avec son milieu – et donc à sauver son espèce – est qu'il se reconnecte à la bête en lui, à sa part d'animalité, n'est-ce pas ?

C'est tout l'objet de mon ouvrage : nous rappeler, en s'appuyant sur la science, que nous sommes nous aussi des animaux (avec nos spécificités certes) mais que notre nature animale n'a rien d'insultant ! Finalement, c'est faire preuve d'humilité. C'est aussi opérer un renversement de pensée inconfortable pour certaines personnes conditionnées à réfléchir d'une autre manière : si nous ne sommes plus supérieurs et dominants, si nous ne sommes finalement que des animaux, cela soulève une vraie question de fond. Car ce socle de croyances pour nier la bête en nous a été bâti pour conjurer nos angoisses existentielles... C'est difficile parce que le déni de notre animalité permet de nous rassurer sur notre place dans l'univers. Il est pourtant important d'opérer ce changement dans nos modes de pensée pour nous rappeler que si nous sommes toujours des animaux, peut-être qu'il faut considérer les autres créatures différemment, et contempler l'infinie complexité du vivant.



“ On applique sur les animaux tout un tas de règles et d'idées reçues qui n'ont aucun fondement scientifique. ”

Quand on vit avec un animal de compagnie, on s'aperçoit qu'il peut lire certaines de nos émotions, anticiper certaines de nos réactions... Peut-on dire que nos animaux nous "comprennent" mieux que nous les comprenons ?

C'est surtout, je pense, lié à leur faculté à être dans le moment présent. Parfois, nous n'avons même pas encore réalisé que nous sommes angoissés, mais notre animal, lui, l'a perçu par différentes choses : changement de comportement, langage corporel, regard, expressions du visage, intonation de la voix... Les animaux domestiques, surtout les chiens, sont constamment en attente de leur maître et donc toute leur attention est focalisée sur lui. Si l'homme prenait autant de temps pour observer son animal, il serait capable lui aussi de décoder de nombreuses choses de son comportement. C'est donc en grande partie une question d'attention : l'homme est toujours happé par un tas de choses là où l'animal va être happé par l'homme en priorité et davantage relié à ses sens. L'animal est souvent plus présent pour nous que nous ne le sommes pour lui.

À PROPOS DE

JESSICA SERRA

Jessica Serra est chercheuse éthologue, spécialiste de la cognition animale. Elle intervient régulièrement en tant qu'experte pour des organismes de recherche tels que le CNRS ou l'INRA, et a animé l'émission à succès *La vie secrète des chats* sur TF1. Ses deux derniers ouvrages, *Dans la tête d'un chat* et *La Bête en nous*, ont été publiés aux éditions Humensciences en 2020 et 2021.